



CEDETIM :
Les cahiers de
la rue Voltaire

Hommage à Félix Guattari

Félix Guattari et la solidarité internationale Ilan Halevi

Je veux évoquer ici le souvenir et l'héritage de Félix Guattari, l'ami, mais aussi le militant et plus encore le philosophe, engagé dans une entreprise de transformation du monde qui passait par la compréhension du comportement des hommes (et des femmes, et des enfants). Félix prêchait par l'exemple, manifestant une générosité sans bornes de l'intelligence, une inaltérable énergie, une infinie disponibilité créatrice.

Le Félix que j'ai connu, mais dont la réputation l'auréolait lorsque je l'avais rencontré, avait acquis ses lettres de noblesse dans le dur combat anticolonialiste français pour l'indépendance de l'Algérie. De loin, avant de le connaître, j'avais suivi le chemin qui l'avait conduit de la « Voie-Co » à « Jeune Résistance ». Il n'avait d'ailleurs pas fait sur l'Algérie, comme une partie de sa génération, une fixation passéiste. Trop présent dans de nouveaux combats pour ne jamais endosser la livrée de l'ancien combattant. Aussi, lorsque je débarquai à Paris fin 1975, et à mon ravissement, Félix était tout disposé à résister pour la Palestine, comme il avait résisté pour l'Algérie.

Cette solidarité, que Félix n'hésitait jamais à manifester à tous ceux qui, de près ou de loin, luttèrent pour plus de liberté, avec une préférence pour ceux qui le faisaient par des voies inédites, allait sans la moindre outrance moralisatrice : elle avait intégré comme un paramètre parmi d'autres, la terrible banalité du mal, la maléfique universalité de l'occupation militaire, du fascisme, de la brutalité. N'hésitant pas, transversalité oblige, à les mettre en résonance avec le chauvinisme sexuel, avec le fascisme conjugal, avec la violence parentale à l'intérieur même des sociétés.

Ni exotisme ni condescendance

Cette solidarité sans cesse en action n'avait d'ailleurs recours à aucune démonisation de l'ennemi : sans surenchère, mais aussi sans calculs d'utilité diplomatique ou médiatique. Sans glissements, sans dérapages : traitant du conflit israélo-palestinien, et judéo-arabe, « lieu privilégié », comme le rappelait Maxime Rodinson, du « délire idéologique », il s'était toujours tenu à l'écart des dérives révisionnistes, mais il était également sans complaisance coupable, sans cette mauvaise conscience judéophile, ce repentir d'antisémite qui avait si souvent paralysé les esprits par ailleurs les plus brillants. Ni tiers-mondiste, ni euro-centriste. Curieux de tout et de tous, mais dépourvu de voyeurisme, sans exotisme ni condescendance. Color-blind, comme disent les Américains. Dans le temps, on appelait cela de « l'internationalisme ». Félix était de ces internationalistes-là, et c'était cette disposition première qui informait son attitude à l'égard de la Palestine, et son engagement dans la chose palestinienne.

La première rencontre israélo-palestinienne

Il est sans doute temps de révéler que c'est dans les locaux du CERFI, prêtés par Félix à cet effet, que se déroula la première rencontre secrète israélo-palestinienne, en février 1976. De raconter aussi que Félix était allé dans les territoires occupés en 1978, porteur de messages, de quelques sous, de questions et de réponses pour les militants politiques palestiniens et israéliens alors en liaison avec l'O.L.P. : porteur de valises, inter-palestiniennes cette fois, mais surtout maillon, lien. En partant, il

nous avait dit qu'il voulait aussi parler, faire des déclarations, protester. Nous lui avons demandé de n'en rien faire tant qu'il ne serait pas inquiété, et de faire tout le foin dont nous le savions capable si les autorités entravaient sa mission. Il s'était scrupuleusement tenu à cette injonction de discrétion, et était revenu tout à fait étonné.

La romancière palestinienne Sahar Khalifeh l'avait emmené chez Bassam Chaka'a, le maire de Naplouse, qui n'avait pas encore perdu ses jambes dans un attentat, et Félix avait découvert la bourgeoisie patriotique palestinienne. Il s'attendait à l'Algérie, il trouvait la France libre. Mais il l'avait tout de suite compris, et il avait instantanément aimé voir ses propres idées, ses propres schémas et ses propres représentations bousculés. Jusqu'au bout, il devait garder à l'égard de la résistance palestinienne une sympathie vaguement incrédule. Écrivant à propos de Genet, et du « captif amoureux », il se demandait ainsi, rhétoriquement, « quel genre de mouvement » pouvait bien donner à un homme tel que Jean Genet un sauf-conduit avec lequel ce dernier circulait dans les bases palestiniennes en 1970-1971 ?

En 1977, nous avons organisé à Vincennes un séminaire sur la confiscation des terres arabes en Israël. Félix l'avait suivi avec passion et assiduité, questionnant avec cette avidité à comprendre qui faisait de lui un incomparable auditeur. Après la première invasion israélienne du Liban, en mars 1978, il avait incité Gilles Deleuze à écrire son fameux article, « Les Gêneurs », dans les colonnes du Monde, rompant le silence honteux des clercs et des maîtres-penseurs du moment. En 1979, il nous avait aidé à mettre sur pied un colloque sur le sionisme, l'antisémitisme et le racisme. Au début des années 80, tant dans le cadre du CINEL que sur les ondes de Radio-Tomate, dont il avait également été un des premiers animateurs, il ne cessait jamais de rappeler, non pas à tout propos, mais à propos, l'importance de la Palestine en particulier, et du Moyen-Orient en général.

Beaucoup plus récemment, pendant la crise et la guerre dites du Golfe, nous l'avions vu au *Forum pour une paix juste et globale au Moyen-Orient* : opposé à l'intervention des coalisés, opposé à l'engagement français, mais sans illusions ni faux-fuyants quant à la nature du régime irakien. Opposé à l'occupation du Koweït, mais réclamant l'indivisibilité du droit et la fin du régime des deux poids et deux mesures dans la région. Il n'avait d'ailleurs pas hésité à s'engager aussi, vers la fin de la guerre, dans la brève aventure parisienne intitulée « Maintenant la Paix » ; qui consacrait la scission et l'éclatement dans les rangs de « SOS Racisme », en dépit des réticences de certains de ses amis.

Félix pourtant ne ressemblait qu'extérieurement, et par seul souci d'efficacité, à un « militant ordinaire de la solidarité internationale ».

Folle rationalité absolue

A la fin des années 70, alors que Félix passait le plus clair de son temps en Italie, j'avais eu avec lui une étonnante conversation, restée clairement inscrite dans mon souvenir. J'essayais de contester, à partir de principes généraux de stratégie, la confrontation systématique avec le P.C.I., où je croyais discerner une erreur de cible. Il m'avait surpris en me répondant que ces choix n'étaient pas a priori les siens, mais ceux de ses amis, et qu'il s'amusait follement avec eux, ce qui comptait infiniment plus que tous les principes de stratégie, a fortiori les principes douteux que j'invoquais alors. Et comme, sautant à pieds joints dans sa provocation, je lui faisais pompeusement remarquer que je ne m'engageais, pour ma part, qu'en « connaissance de cause », il m'avait répondu en riant que ce type de proposition lui semblait, en toute candeur clinique, littéralement folle. Et je crois que c'est vraiment de ce jour, et seulement de ce jour, que j'ai appris à considérer avec méfiance toute démarche prétendant à la rationalité absolue.

Félix bien sûr, c'était l'anti-œdipe, l'invention de l'anti-psychiatrie. J'avais eu le plaisir de retrouver, parmi les amis et complices de Félix dans ce champ d'action, mon vieil ami Mony El Kayam, qui militait il y a 25 ans pour la coexistence israélo-palestinienne, et avait écrit chez Maspéro un livre sur les Panthères Noires d'Israël. Félix, c'était le rêve d'un communisme à visage découvert, renouant avec une tradition libertaire authentique, et réintégrant la complexité des individus, leur libido, leurs rêves, dans l'équation politique. Pourtant Félix-le-militant, co-inventeur de la théorie des réseaux et théoricien de la révolution moléculaire, Félix l'empêcheur de dogmatiser en rond, ne tombait pas dans le piège des contre-modèles. Et de sa science de l'écouter, du voir et du sentir, nous sommes tous aujourd'hui redevables.

Ainsi Félix, associé à Gilles Deleuze, c'est aussi l'auteur des « Mille plateaux », ce livre incomparable où pour la première fois depuis bien longtemps dans les lettres françaises, des philosophes prennent leur rôle, qui consiste à rendre le monde intelligible, au sérieux. Ils y ont créé des concepts, ont inventé de nouveaux instruments de pensée et d'appréhension du réel, et certains d'entre nous les utilisent déjà, dans leur vie quotidienne, pourrait-on dire. Que l'on lise Edouard Glissant, qui dédie son dernier roman, « Tout-Monde », à la mémoire de Félix, et qui a déjà intégré l'image du rhizome dans son discours général sur la créolisation des langues, des cultures et des sociétés, pour mesurer tout ce que ceux qui justement réfléchissent sur la réalité du monde vu-comme-un-tout, ont à apprendre de ce philosophe-là.

L'espace manque ici pour amorcer cette réflexion, et Félix nous manque pour savoir extraire, de ce foisonnement de pensées et d'intuitions, d'observations et de déductions, de rapprochements et de liaisons, quelques idées-forces, quelques mots d'ordre soudain étonnamment limpides, quelques évidences cachées et pourtant éclatantes. Le vide laissé par Félix dans notre paysage intellectuel n'est pas près d'être comblé, et ce qu'il nous a légué, l'intelligence du monde et la soif de le connaître, nous accompagnera longtemps encore dans tous les coins d'un univers que Félix avait quadrillé de son infatigable regard, de son appétit de vivre et d'aimer, témoignant ainsi de son essentielle unité.